

Charles Yriarte

**Les bords de l'Adriatique
et le Monténégro**

(contiene 257 incisioni su legno e 7 carte geografiche)

Venezia

Istria – Quarnero – Dalmazia – Montenegro

La costa italiana

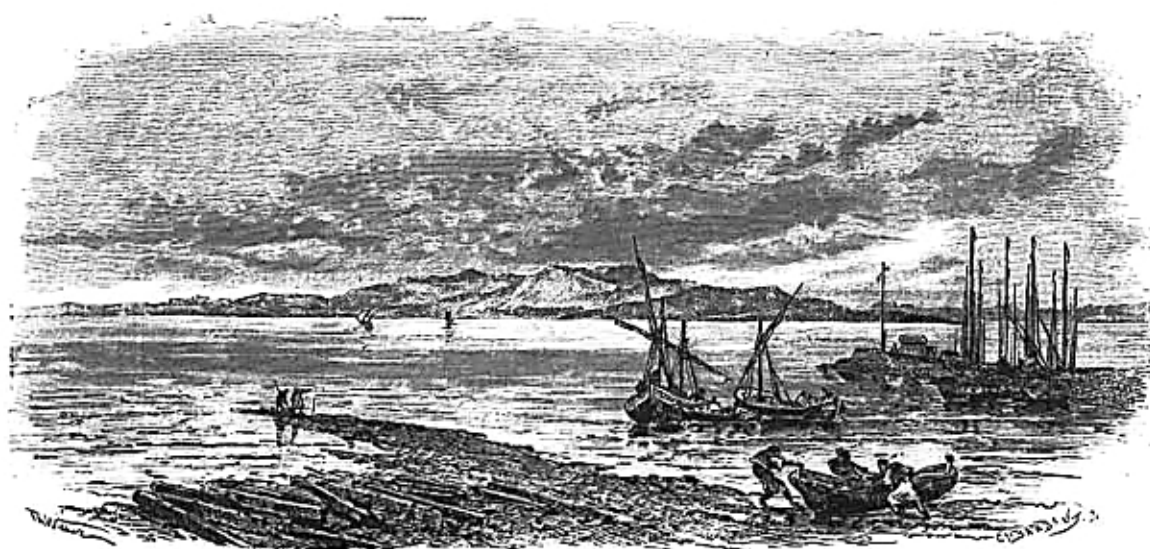
Tomo III

edizione anastatica

a cura di Alessandra De Paolis

sulla base dell'edizione Hachette - 1878

Edizioni CISVA 2010



SILHOUETTE DU GROUPE DES ILES CHERSO ET VEGLIA.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE QUARNERO ET SES ILES

Le golfe du Quarnero. — Les îles. — La bora. — Conditions générales. — La pêche. — Fiume. — Le Terzato. — L'abbaye des franciscains. — Les environs de Fiume : côte de l'Istrie. — Pralucca. — La pêche du thon. — Volosca. — Abbazia. — Épisode. — Les environs de Fiume : côte de la Dalmatie. — Martinschizza. — Porto-Re. — Buccari. — Segna. — Les Uscoques. — L'île de Cherso. — Ossero. — Lussin-Piccolo. — Lussin-Grande. — Veglia. — Pago et Arbe.

I

Nous nous sommes avancé, par l'intérieur de l'Istrie, jusqu'au cœur même du margraviat, en un point pittoresque appelé Pisino ; de là nous avons regagné la côte, visitant successivement la plupart des ports et nous arrêtant plus longuement à Pola pour y étudier les beaux restes de l'antiquité et visiter l'immense arsenal, quartier général de la flotte autrichienne. Après avoir rayonné dans différentes directions, nous sommes revenu à Pola pour nous embarquer à bord d'un des bâtiments du Lloyd en direction de Fiume ; reprenons notre route, et, doublant la pointe Promontore, entrons dans le golfe de Quarnero.

Le Quarnero comprend tout l'espace compris entre le continent de l'Istrie, à partir de la pointe Promontore, et la côte de Croatie et celle de Lica, jusques auprès de Zara. Les passes du golfe sont étroites et l'accès en est difficile quand souffle la bora, le fléau de ces rives. Trois de ces passes sont particulièrement redoutables pour les navigateurs à l'époque des mauvais temps : la première est entre Fiume et Buccari, à l'embouchure du canal de Maltempo ; la deuxième et la plus célèbre est désignée sous le nom de Bouche de Segna : elle s'ouvre entre l'île de Veglia et celle d'Arbe ; la troisième est à la pointe Dure, et s'appelle côte de Pago.

Le Quarnero comprend cinq îles et un grand nombre d'écueils ; ces îles sont celles de

Cherso, d'Ossero (ou Lossine), de Veglia, d'Arbe et de Pago ; chacune contient une ou plusieurs petites villes et de nombreux villages. Il ne faudrait pas se tromper sur l'échelle de la carte du golfe et se figurer qu'on rayonne facilement d'un point à un autre ; nous nous sommes mépris, à distance, sur les proportions du voyage : nous avons cru qu'à l'aide d'un canot nous pourrions sillonner le golfe et visiter les principaux ports en quelques jours ; or, d'un point à l'autre du continent, de Zara au cap Promontore, il n'y a pas moins de cent milles, et lorsque le bâtiment vous a déposé dans un des ports, il faut, pour en sortir, fréter à grands frais un large canot, bien équipé, ou y attendre quelquefois pendant une semaine entière le passage des paquebots. C'est la difficulté réelle de cette excursion, et c'est ce qui explique que ce golfe du Quarnero reste encore assez mystérieux pour tout autre que les *scogliari* ou habitants des îles.

Ce n'est point cependant une excursion banale, car, de la pointe de Promontore jusqu'à Zara, qu'on suive la côte en contournant le golfe ou qu'on aborde dans ces grandes îles, on foule un sol fécond pour l'histoire, on s'initie à des mœurs simples, on assiste aux rudes travaux des habitants des Écueils qui exploitent la mer comme les moissonneurs cultivent un champ fertile, et de toutes parts l'œil se repose sur des horizons à souhait.

Le golfe, où les vents font rage et se livrent un combat furieux, est pour les navigateurs le point noir de l'Adriatique ; c'est là aussi qu'au seizième siècle les *Uscoques*, cette poignée de pirates célèbres, établirent leur repaire, et pendant deux cents ans tinrent en échec trois des plus grandes puissances d'alors : les Turcs, les Vénitiens et l'Empereur.

Si l'on part de Trieste, il y a deux voies à prendre pour visiter le Quarnero et la côte de Fiume. Un chemin de fer qui traverse le Kartz relie ces deux villes ; en sept heures, on est au bord du golfe : quand on a visité Fiume, il est difficile d'éviter cette nécessité de fréter un canot pour passer d'une île à l'autre.

Ce moyen n'est cependant pas à la portée de tous ; il exige, avec une grande dépense (à cause de l'équipage et du temps qu'il le faudrait garder à son entière disposition), un ciel favorable et une assez grande habitude des excursions maritimes. Si, comme c'est la condition de la plupart des voyageurs, on doit compter sur le passage des paquebots, il n'a lieu dans chaque sens qu'une fois la semaine. Il faut alors consacrer à ce seul coin de l'Adriatique un temps assez considérable.

On nous permettra d'entrer dans des détails pratiques sur les moyens de locomotion ; si un de nos lecteurs était tenté de visiter le golfe, il trouverait ici, comme dans un guide, les indications destinées à faciliter son excursion.

Supposons que, monté à bord d'un des paquebots du Lloyd, on parte de la pointe de Pola, pour se diriger vers Fiume : il faut douze heures pour accomplir ce voyage.

On longe d'abord la côte d'Istrie, basse, dénudée, souvent taillée à pic en falaise grisâtre ; le golfe est très-large entre l'écueil d'Unie et la pointe Promontore, mais, à mesure qu'on avance, l'espace se resserre, et l'île de Cherso, projetant dans les flots sa pointe de Pernata, forme avec la pointe Noire qui débord de la côte opposée d'Istrie un passage assez étroit. Ce nouveau cap doublé, on entre dans la *vallée* de Cherso : c'est le nom poétique que les marins donnent à ces baies paisibles où la nature offre un refuge aux voyageurs assaillis par les tempêtes du Quarnero. Après avoir fait escale au port de Cherso, le navire reprend sa marche, entre dans le canal de Farasina et débouche dans le beau golfe de Fiume : noble amphithéâtre, dont l'enceinte, formée par les îles de Cherso, de Veglia et la côte d'Istrie, n'est rompue que par les étroits goulets de Farasina et du Quarnerolo.

Juste au fond du golfe, admirablement assise à la côte qui s'abaisse vers la mer, apparaît la ville de Fiume, dominée par la montagne du Kartz, qui semble s'être ouverte violemment pour

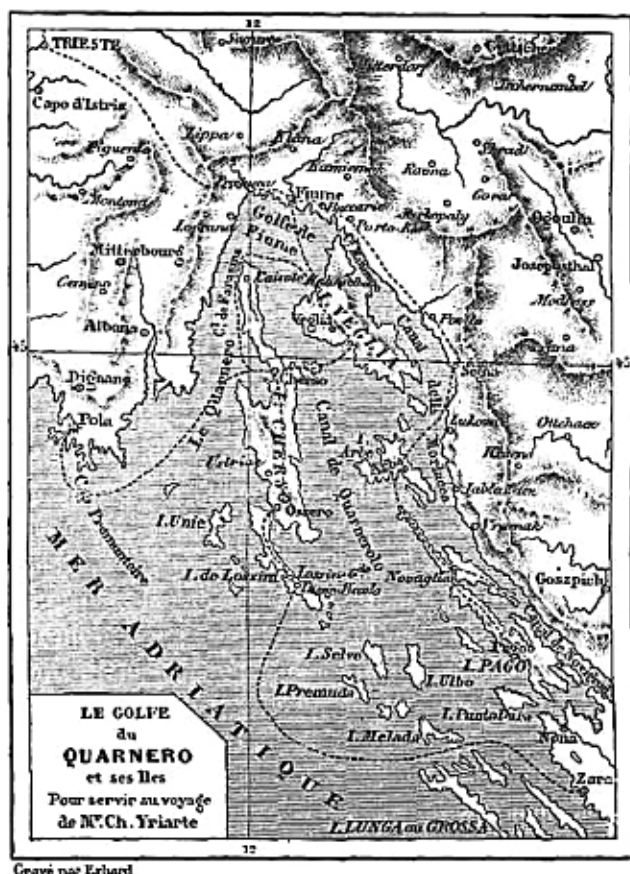
donner passage aux eaux de la Fiumera, torrent impétueux qui se précipite dans le golfe et donne son nom à la ville.

Mais dans cette hypothèse on n'a fait que longer les côtes ; on s'est arrêté seulement dans deux ports de deux des cinq îles, et uniquement pour y laisser des voyageurs, sans avoir eu le loisir d'y séjourner. C'est donc de Fiume qu'il faudrait partir, non toutefois sans avoir visité la ville et ses environs, soit à pied, en longeant la côte, soit à l'aide d'un canot de promenade qui permet de suivre la corde des arcs formés par les golfes, pour aborder aux points intéressants.

La côte continentale explorée, en deux heures le paquebot vous porte de Fiume à Malinska, l'un des ports de l'île de Veglia ; le premier jour, on traverse l'île, soit à pied, soit à cheval, et on arrive au port de Veglia, où l'on trouve les ressources nécessaires à la vie. Je ne conseillerai point de rayonner dans tous les sens : il n'y a là rien qui sollicite le voyageur, une fois qu'il a constaté la nature du sol et le moyen d'existence des insulaires.

Veglia n'est séparée de Cherso que par un canal ; c'est l'occasion de s'entendre avec un pêcheur et de passer à l'aide d'un canot d'une île dans l'autre. De Veglia on peut passer à Smergo, de Smergo couper l'île dans sa largeur et entrer à Cherso, et de Cherso, longeant les sentiers de chèvre qui servent aux insulaires pour communiquer d'un point à un autre, passer dans l'île de Lussine, à laquelle l'unit une communication faite de main d'homme. A Lussine, on tient la ligne de grande communication de Trieste à Durazzo, ligne dite *Istrie-Dalmate-Albanaise*, qui, trois fois par semaine, dessert le port de Lussin-Piccolo, à la pointe sud de l'île. Selon qu'on veut continuer son voyage vers le levant, ou gagner au contraire l'Allemagne ou l'Italie en rentrant au port de Trieste, on prend l'une ou l'autre de ces directions sans attendre longtemps l'occasion d'un départ.

Remarquons que dans cet itinéraire nous avons laissé deux points inexplorés : l'île d'Arbe et celle de Pago ; mais ces deux îles sont tellement voisines du continent, qu'on doit les comprendre dans la première partie du voyage, comme si elles étaient partie intégrante du continent, alors que, parti de Fiume, on visite les points intéressants de la côte.



II

Le Quarnero est un golfe légendaire : les navigateurs de la côte de l'Adriatique (marins célèbres, comme chacun sait) n'en citent le nom qu'avec une sorte d'effroi ; les étymologistes et les vieux chroniqueurs veulent voir dans ce nom lui-même une allusion transparente à sa terrible réputation (*carnivoro*). Tout en prenant l'étymologie pour ce qu'elle vaut (*car*, terrain nu, *Kartz*, *Carniole*, *Carinthie*), il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre jusqu'à quel point sa configuration géographique explique l'inclémence du golfe et les périls qu'y rencontrent les navigateurs.

Le Quarnero est traversé par un grand nombre d'îles et d'écueils, qui semblent des fragments d'une chaîne de montagnes rongée par les eaux et desséchée par la bora. Les vents s'engouffrent par les passes comme dans une bouteille renversée. Lorsqu'ils soufflent au large et se déchaînent dans les golfes de Venise et dans celui de Trieste, ils ont du moins le champ devant eux et s'affaiblissent et s'usent dans l'espace ; mais dans ce Quarnero, où ils se glissent par l'étroit couloir du canal Della Morlacca, ils trouvent immédiatement devant eux le Kartz et les côtes d'Istrie, se brisent contre ces hautes barrières, et, renvoyés contre les îles dont ils dénudent les sommets, on les voit soulever les flots dans les amphithéâtres formés par les eaux. La tourmente est telle, et telle la violence de la tempête dans ces parages, que les matelots expérimentés n'essayaient même point de franchir les passes et se réfugiaient dans les *vallées* ou ports de refuge formés par les îles, où les eaux sont profondes et l'ancrage parfaitement sûr.

Le golfe est très-poissonneux et les habitants des îles ne suffisent pas à son exploitation ; les pêcheurs de la côte opposée, les Chioggiotes, y viennent en novembre et y restent jusqu'à Pâques, abandonnant leur île où la pêche est moins productive, pour faire une campagne d'hiver dans ces parages. Il nous est arrivé, dans l'un de nos séjours à Venise, d'assister au départ de la flotte de Chioggia : c'est un des spectacles les plus caractéristiques qu'offre la côte nord de l'Adriatique. Cinquante à soixante barques, appelées *bragozzi*, montées par deux cent cinquante hommes d'équipage chioggiotes, quittent l'île et traversent le golfe. Le produit de leur pêche ne se consomme pas sur place ; ils détachent quelques-uns d'entre eux, à tour de rôle, pour le rapporter et le vendre à Chioggia et à Venise, et l'ensemble de leurs prises, pendant la saison, s'élève à une moyenne de quatre cent mille kilogrammes, représentant pour eux une somme de cent cinquante mille francs.

Les pêcheurs de Fiume vivent du golfe ; ils pêchent le thon à Prælucca et à Buccari, ils le salent, le conservent et l'exportent. Il faut signaler une production spéciale au golfe, les *scampi*, sorte d'écrevisses dont on est très-friand et qu'on mêle au *rizzotto* les grands jours de régal : la même espèce ne se trouve que dans les *fiords* de Norvège.

La ville la plus importante du golfe, en y comprenant celles qui s'élèvent dans les îles, est celle de Fiume. La nature des côtes est dénudée à l'entrée nord vers la pointe Promontore, elle devient riante à la pointe du Monte Maggiore, et, dès qu'on a franchi le canal de la Farasina, toute la partie de la côte du golfe, depuis Moschenizza jusqu'à Fiume, abritée du vent par l'île de Cherso, est exceptionnellement fertile et présente l'aspect d'un riche jardin. Par un beau temps, ce coin est si riche, si riant, si azuré, qu'on pense à la baie de Naples ; mais si on contourne le golfe en gagnant Novi et Segna, l'aridité succède à cette fertilité, et la côte ne présente plus qu'un aspect gris et des rochers nus.

III

Fiume a la physionomie d'une grande ville. Après deux séjours successifs dans ce port, à quelques mois de distance l'un de l'autre, nous rapportons la même impression et les mêmes renseignements : c'est une grande illusion magyare et une déception pour l'étranger, séduit, dès son arrivée, par l'aspect extérieur des choses. Cette ville blanche assise au bord d'un beau golfe, couronnée par de hautes montagnes, présente au voyageur sa rangée de maisons aux allures de palais, qui s'élèvent sur un beau quai. Son port, vaste et commode, ses chantiers considérables et ses magasins de belles proportions, tout éveille dans l'esprit l'idée d'une ville florissante et active, en travail de développement et de rénovation. Ses monuments ont l'aspect noble, son Corso est large et bien tracé : ici c'est une place en quinconce ; là l'eau s'écoule des fontaines abondantes ; partout enfin on s'est donné le luxe du terrain large et spacieux.

Avec d'admirables conditions naturelles — car il ne faut pas oublier que, si Trieste est le port d'exportation des produits de l'industrie, Fiume a derrière elle les pays agricoles de la Hongrie et du Banat et les forêts de la Croatie — la ville n'a cependant pas justifié les espérances des Hongrois, quoiqu'on l'ait reliée à Agram d'une part et à Fiume de l'autre ; le gouvernement austro-hongrois a fait aussi les plus lourds sacrifices pour l'embellir et pour creuser son port.

Il nous est difficile de donner ici les éléments de l'enquête économique que nous avons faite sur les lieux mêmes, mais nous en signalons les résultats généraux, et nous constatons que le commerce jette des cris de détresse. D'ailleurs, solennellement réunis en congrès, des savants hongrois ont rédigé des documents revêtus d'un caractère officiel, qui constatent la situation difficile du commerce de Fiume et l'abaissement de l'importation et de l'exportation du pays.

Dans les autres villes du littoral que nous avons visitées avant d'aborder à Fiume, quels que fussent les efforts des gouvernants pour donner à la cité le caractère de leur nationalité, on sentait toujours, sous la ville administrative soumise au trône austro-hongrois, l'ancienne colonie où cinq cents ans de prépondérance vénitienne ont laissé, avec leur race apparente et leurs vestiges caractéristiques, ce je ne sais quoi de la grâce italienne dont l'air et les choses sont tout imprégnés ; ici, à la surface, tout est Hongrois : voici le Corso Deak, la place Adamich, la rue Kossuth, le cours Urmeny. Les brasseries sont énormes ; des servantes accortes avec le tablier blanc, et des musiciens à braudebourgs rappellent Pesth à s'y méprendre. Chaque hôtel, comme à Vienne et en Hongrie, s'annexe un restaurant où vit l'étranger ; la division des heures de repas est la même, et dans les cafés on joue aux cartes à chaque table comme dans les *Bier-Haus* magyars. Les affiches sont rédigées en langue hongroise, les enseignes aussi ; dans un langage passionné, les professions de foi, aux murs de la ville, adjurent les électeurs de ne pas laisser le pouvoir communal aux mains des *Allemands* ou des *Italiens*. Mais il y a deux villes dans Fiume : la ville ancienne, qui apparaît tout d'un coup dès qu'on franchit la porte de l'Horloge du Corso, et cette ville moderne où le voyageur aborde et dont les rues, parallèles aux quais, regardent la mer.

Dans la vieille cité les rues montent, des escaliers étroits conduisent à des ruelles bizarres qui font penser à Subiaco et aux villages de la campagne de Rome ; il y a là, sous des arcs surbaissés, dans des arrière-boutiques noirâtres, des *osterie* où l'on chante en italien en buvant du vin nouveau, tandis que là-bas on parle hongrois ou slave en buvant de la bière. La ville, assez peu pittoresque par elle-même, emprunte pourtant un certain caractère à la variété de ces divers aspects.

A l'arrivée, tout est froid, régulier, symétrique ; mais marchez droit devant vous de la mer

à la montagne, et bientôt, comme dans un faubourg italien, vous trouvez des villas d'une assez jolie physionomie, des *borghi* pittoresques où, sur des terrasses à trente pieds au-dessus de votre tête, des flâneurs jouent aux boules. Marchez encore, la montagne immense vous barre le chemin, montagne grise, dénudée, roche stérile, frappée par la bora d'où s'élance, en chute d'une hauteur énorme, la Fiumera qui va former un port.

Cette Fiumera, qui sort de l'ancre de la montagne et se jette dans le golfe, à la gauche de la ville en regardant l'Adriatique, forme en cette partie un canal bordé d'un énorme quai, où tous les bâtiments chargés de bois sont à l'ancre. C'est la plus jolie partie de Fiume. Sa construction est due à une colonie grecque de quatre-vingt-deux familles qui quittèrent la Bosnie turque pour s'établir dans la ville, et à laquelle Marie-Thérèse et Joseph II accordèrent de grands privilèges. Ce port intérieur naturel est bordé d'arbres séculaires dont les dômes de verdure dépassent en hauteur la forêt de mâts qui s'y pressent. Le quai, très-large, d'un bel aspect et très-animé, est bordé de maisons d'un beau style. Il faut observer un détail caractéristique : le trottoir est isolé de la chaussée par une suite de bornes décorées de têtes de Turcs et de Hongrois grandes comme nature, sculptées dans la masse. Ce n'est point là le fait d'une fantaisie passagère de quelque constructeur ou la manie bizarre d'un sculpteur inconscient. Examinez les clefs de voûte de tous les palais et les grands édifices de la ville, fixez vos yeux sur leurs arcs et leurs chapiteaux, tous représentent une tête turque coiffée du turban ou quelque *Esclavon* barbu. Rapprochez cette décoration de celle que les bijoutiers croates et hongrois adoptent pour les pendants d'oreilles de tous les paysans et paysannes du Quarnero et d'une partie de la côte, celles que les dames de Fiume elles-mêmes portent encore depuis des siècles : ce sont mêmes têtes symboliques, soit aux chatons des bagues, soit aux fermoirs des bracelets ou autres bijoux. C'est, à n'en pas douter, un symbole cher aux Croates et aussi aux Hongrois, et très-probablement un souvenir de l'effroyable bataille livrée contre les Turcs à une lieue de Fiume, à Grobnick, en 1232, sous Bela IV. Singulière allusion qui date de plus de six siècles, tradition incontestable conservée vivante sur les monuments nationaux et jusque dans les ornements dont se parent les habitants de la côte.

Les monuments sont rares à Fiume et les églises y ont peu de caractère. Le dôme est une construction froide, à façade classique, dont l'embellissement est dû à la générosité de la famille Walsee ; celle dédiée à saint Vito, qui a assez peu d'intérêt pour les artistes, a été bâtie par une veuve du nom de Tannhauser.

Il y a un gymnase royal, fondé en 1627, et une Académie de marine militaire.

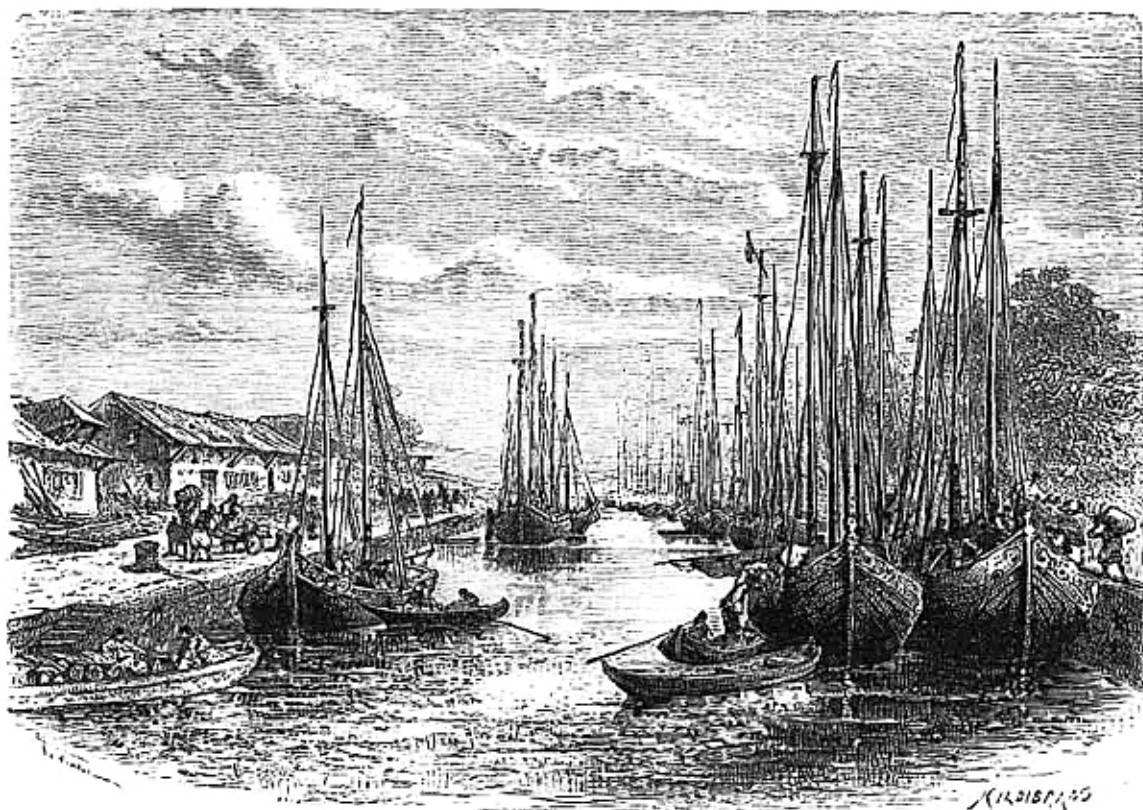
Nous avons vu combien la côte d'Istrie est riche en antiquités de la belle époque de la domination romaine ; Fiume n'offre que des vestiges informes. L'Arc de triomphe, que les habitants désignent sous le nom d'*Arco romano*, est un monument très-fruste ; il est engagé dans les maisons qui bordent une rue très-étroite descendant au Corso ; on croit qu'il a été élevé en l'honneur de l'empereur Claudius II, fils de Germanicus.

Le Théâtre date de 1801 ; il est très-beau ; on le doit à la munificence du patricien Ludwig de Adamich. Pendant mon premier séjour on y jouait *les Brigands* (non point ceux de Schiller, mais tout simplement ceux d'Offenbach), traduits en langue slave, et c'est à peu de chose près la même affiche que j'ai trouvée partout, depuis Fiume jusqu'en Orient, en traversant l'Autriche, la Hongrie et la Serbie.

J'ai fouillé à l'aide d'une jumelle consciencieuse les loges du théâtre de Fiume ; je n'ai pas constaté que le type fût particulièrement remarquable ; la toilette, comme partout dans ces régions, aspire à calquer celle des Parisiennes, et il est impossible d'y saisir la marque d'un caractère national.

Comme dans toutes ces villes d'Istrie et de Dalmatie, et plus encore que partout ailleurs à cause des aspirations magyares, la société de Fiume offre des divisions bien tranchées, qui se manifestent au voyageur d'une façon évidente.

Au lieu d'un centre unique de réunion et d'informations, la société de Fiume en compte



FUME : LA FIUMERA.

trois : le *Salon de lecture croute*, le *Casino Italien*, et le *Pick-Nick Club allemand*. Je conseillerai toujours aux étrangers de se faire présenter dès leur arrivée à l'un de ces clubs ; ils y trouveront les revues et journaux français, anglais, allemands, italiens et slaves.

IV

Un monument bien caractéristique de Fiume, c'est le château des Frangipani, qui se dresse à une hauteur énorme sur le mont Terzato.

Chaque pays, dans le souvenir du voyageur, a son point dominant et sa note caractéristique : le Terzato reste dans la mémoire et s'impose par sa situation unique. Un couvent de franciscains s'élève assez près du château ; c'est un lieu de pèlerinage auquel on accède par un escalier de quatre cents marches, monumentalement dessiné et appuyé au rocher en dominant le gouffre de la Rieka. Ce couvent contribue à faire de ce coin de Fiume la partie la plus curieuse pour l'artiste. C'est celle où j'avais établi mon quartier général ; d'abord je me suis arrêté sur

le pont de la Fiumera pour dessiner le joli port où se pressent les bateaux chargés de douves de tonneau et de bois de merrain ; je n'avais qu'à me retourner pour esquisser commodément l'entrée du Terzato, porte d'un assez beau caractère qui donne accès à l'escalier, et sous le porche de laquelle une Vierge vénérée reçoit les marques de dévotion de tous les habitants et des paysans slaves qui viennent à la ville.

Pendant que je traçais l'esquisse du lieu, des dames en deuil, venues de la ville et suivies



FIGURE : L'ARC ROMAIN.

de leurs serviteurs, se déchaussaient sous l'arc pour gravir nu-pieds les quatre cents marches. La foi semble très-grande chez les habitants, et les Slaves des environs qui viennent au marché se livrent devant l'image de la Madone à de longues manifestations d'un caractère ascétique qui indiquent une vive ferveur et un souci très-grand des pratiques du culte. C'est d'ailleurs sur ce mont Terzato que la maison de la Vierge s'arrêta, suivant la tradition, avant de se fixer à Loreto.

J'ai eu aussi l'occasion, pendant l'heure matinale où je dessinais sans témoins, de voir descendre de la montagne du Kartz les paysannes slaves qui viennent au marché pour vendre le foin. C'est une impression qui est restée profonde et j'ai voulu la consacrer par un dessin.

Entre la Fiumera, qui sort au loin du cœur du rocher même, et le Terzato, qui surplombe son cours, on a creusé une route en corniche qui mène aux villages de la montagne : à Ore-



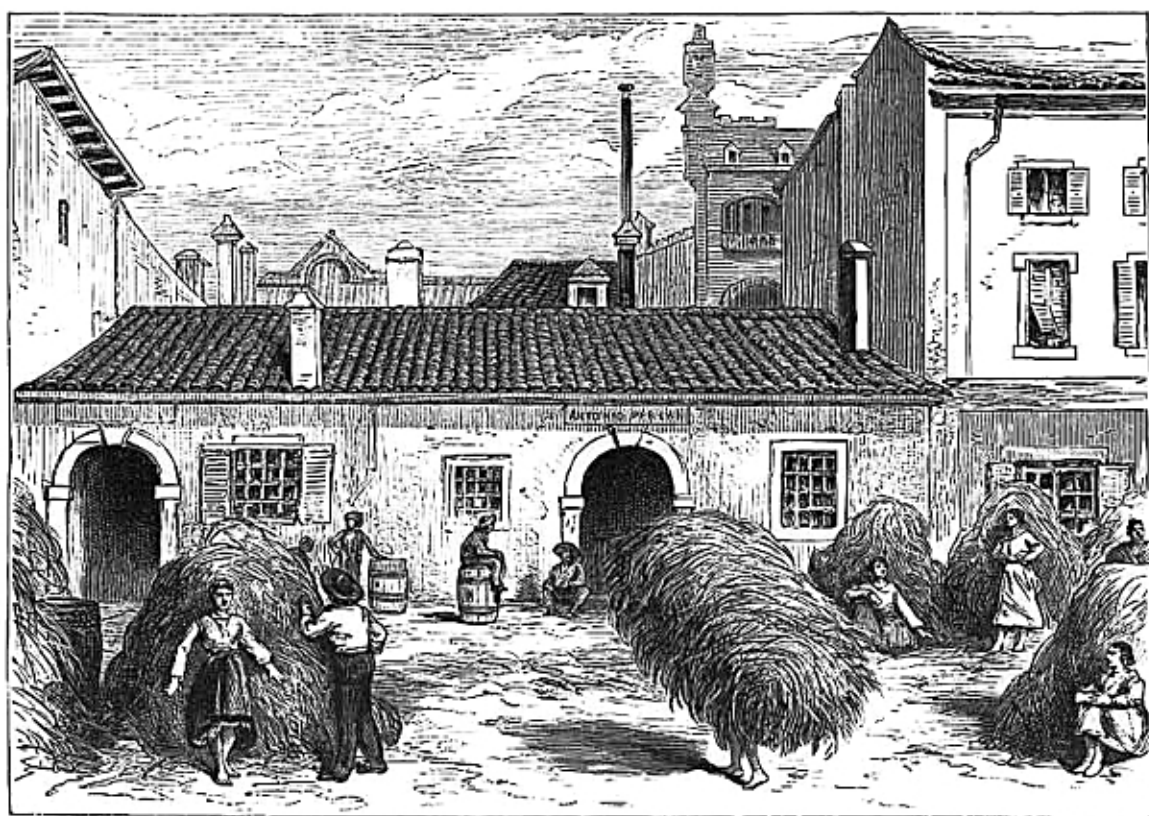
L'ENTRÉE DU TERZATO.

chovitza, Czaule, Podervenn et Grobnick, le champ de bataille où Bela IV a défait les Tartares. C'est cette même route ardue, montueuse, la *Louisenstrasse*, que nous suivrons des yeux tout à l'heure du haut du château des Frangipani, serpentant, aussi blanche que si elle était couverte de neige, au milieu de ces rochers gris, froids, stériles et dénudés par la bora.

Les *Fienaroles* descendent une à une, lentement, péniblement, courbées sous un faix si

énorme, qu'elles semblent des meules qui marchent ; le haut du corps a disparu sous les brindilles qui débordent, on ne voit plus que les jambes nues et hâlées qui semblent seules agir.

Elles sont parties avant le jour pour porter au marché les bribes de foin recueillies à grande peine dans les fentes des rochers et dont elles ont fait leur meule. Elles ont marché quatre heures, ainsi pliées en deux, haletantes sous le faix ; adossant un instant leur fardeau aux piliers des arcs du Terzato, elles s'agenouillent devant la Madone et repartent bientôt jusqu'à la place Urmeny, où elles séjourneront jusqu'à ce qu'elles aient vendu leur foin. Le remporter serait impossible ; le prix habituel est d'un peu moins d'un florin, mais si le sort ne les a pas

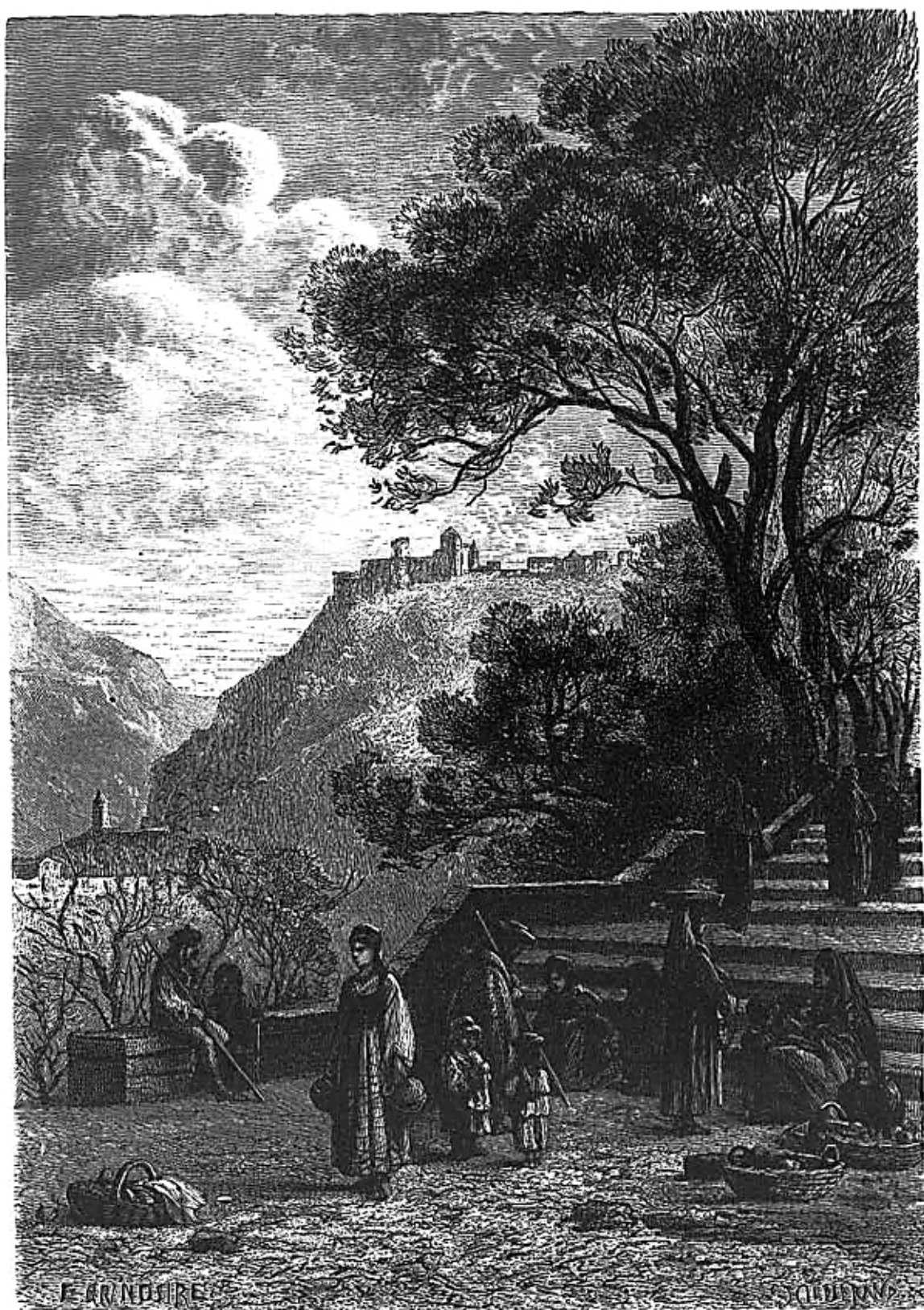


LES PIEXAROLÉS.

favorisées, elles le donneront pour rien. Elles restent là graves, silencieuses, accroupies au pied de leur fardeau sans faire un geste, et attendant le chaland.

Pauvres filles de la montagne qui gravisiez le dur rocher pour recueillir les brins d'herbe et, pendant de longues heures, descendez pieds nus vers la ville, comme on trouve que la vie vous est dure quand on se sent du cœur pour les humbles ! L'habitude du malheur et la fatigue de la vie ont laissé sur vos faces graves comme un voile de tristesse ; quand un pâle sourire vient éclairer votre visage, on dirait qu'un rayon de soleil luit dans un ciel triste et pluvieux.

Après avoir à notre tour franchi les degrés, nous nous sommes arrêté, pour dessiner à l'intention du lecteur cette vue pittoresque du *château des Frangipani*, lui donnant pour premier plan, comme dans la nature, les larges marches et la balustrade pleine qui surplombent



LE CHATEAU DES FRANGIPANI.

l'abîme. Des arbres d'une belle ligne et d'un jet de branches très-élégant croissent dans les fentes des rochers et, dans la perspective, s'harmonisent agréablement avec la silhouette du vieux donjon. Ce château des Frangipani est aujourd'hui la propriété du comte Nugent et le lieu de sépulture de sa famille. Si l'aspect en est tout à fait séduisant de loin, et pour l'artiste et pour l'archéologue, il faut avouer que de près on doit en rabattre. L'enceinte du château fort est du moyen âge et m'a paru dater du douzième au treizième siècle ; une tour carrée d'un beau caractère Renaissance aura été construite comme demeure vers la moitié du seizième siècle, mais, au milieu de ces restes d'époques intéressantes, le comte Nugent a planté un faux temple grec, trop blanc, trop neuf et qui semble étonné de se trouver là. De très-loin, du point où est pris le croquis, cette dissonance n'a rien de choquant, et la masse reste très-belle ; mais de très-près on éprouve une déception.

Il faut gravir jusqu'au sommet des tours et s'engager dans les chemins hasardeux où se cachaient les archers pour lancer leurs traits, entre les mangonneaux mêmes ; de là, si l'on tourne le dos à Fiume et à l'Adriatique, on a une vue admirable sur la vallée ouverte violemment par le torrent de la Rieka, qui s'est creusé un lit dans la pierre argentée. La chute, paraît-il, n'a pas moins de deux mille pieds ; de nombreux moulins ont été établis dans la fente de la montagne, et parmi les établissements industriels qui ont mis à profit la force motrice naturelle de la Rieka, et dont on voit dans le dessin les hautes cheminées, il faut citer celui de MM. Schmidt et Meynier, dont les énormes fabriques de papier constituent une des richesses de la ville. M. Schmidt a épousé la fille de Liver, le brillant écrivain anglais. Un homme très-distingué, qui fut correspondant du *Times* à Paris, et qui, dans la même qualité, avait été notre compagnon de tente pendant la guerre du Maroc, Frédéric Hartmann, enlevé en quelques jours par la mort il y a deux ans à peine, nous avait donné une lettre d'introduction pour M. Schmidt, et nous avons reçu chez ce dernier une cordiale hospitalité. M. Meynier est un Français, le propre frère de Joseph Meynier, le peintre de talent que tout le monde connaît.

A mesure qu'on se rapproche de la ville, les parties de la montagne s'abaissent, la fente du rocher devient plus large, et la Rieka (ou la Fiumera dont c'est le nom slave), qui tout à l'heure jaillissait pressée entre deux rocs escarpés, coule plus au large, laissant entre les deux rochers un espace assez étendu pour qu'on y ait planté un beau parc qui sert de promenade. Le lieu est un peu sombre et privé de soleil à certaines heures, mais la végétation est très-belle, vivifiée qu'elle est par le cours d'eau. Plus loin encore la Rieka se divise en deux cours, dont l'un se rend à la mer et dont l'autre, encaissé entre deux beaux quais, forme ce port de la Fiumera dont j'ai donné le croquis.

Le comte Nugent, propriétaire du château, était un Irlandais au service de l'Autriche ; il avait la réputation d'un vaillant général ; il prit part à la guerre contre l'armée française lors de notre occupation de 1813. Après la prise de Fiume par les Anglais et le retour de la ville à l'Autriche, il acheta la ruine ; il y a réuni des débris de statues antiques, des vestiges grecs, étrusques et égyptiens. Dans un petit jardin, en avant du temple antique qui sert de chapelle, le comte a dressé la colonne triomphale qu'on avait élevée à l'empereur Napoléon I^{er} sur le champ de bataille de Marengo. La tradition prétend que nombre des débris antiques proviennent de la Minturne, classique et sont un présent offert par le roi Ferdinand I^{er} de Naples au comte Nugent.

V

A la hauteur du Terzato on se trouve au niveau du plateau sur lequel s'élève l'abbaye des franciscains et l'église, lieu de pèlerinage et lieu de sépulture des Frangipani.

Ces comtes Frangipani sont très-célèbres dans l'histoire des îles du Quarnero ; on retrouve leurs traces sur toute la côte, et les légendes en conservent le souvenir. Ils n'étaient pas seigneurs de Fiume, mais suzerains de l'île de Veglia, et ils n'ont régné à Fiume que trente années. A l'époque où les patriarches d'Aquilée avaient la suzeraineté des villes du littoral, l'évêque de Pola avait donné Fiume en fief à la maison de Duino, et, sous ces mêmes Duino, la ville échut à titre de gage aux Frangipani : c'était vers 1338 ; ils la rendirent en 1365 aux maîtres légitimes. C'est à Veglia que leur souvenir est le plus vivant, mais il était intéressant pour nous de savoir où était leur tombeau et de lire les inscriptions des pierres tombales, si toutefois elles existaient.

On n'entre dans l'enceinte que par le cloître ; un franciscain tout à fait rébarbatif et de la plus méchante humeur, qui avait lentement répondu au coup de cloche, refusa de satisfaire notre curiosité. Il commença par nous demander ce que c'était que les sieurs de Frangipani et finit par nous tourner brusquement le dos. Son érudition ne nous faisait pas faute et nous étions dans la place. Le cloître est très-pittoresque, quoique les murs soient décorés de peintures tout à fait irrévérencieuses et qui n'honoreraient point un cabaret italien. L'église, divisée en deux nefs, est coupée dans son axe, ce qui indique déjà une disposition intéressante et d'un véritable prix pour l'art ; par malheur elle a été scandalusement restaurée. Chacune de ces restaurations sacrilèges a cependant été indiquée avec soin par ceux qui y ont présidé ; la première est de 1291, la deuxième de 1430 ; la dernière doit dater du départ des troupes alliées au commencement du siècle.

Les tombeaux des Frangipani existent en effet, mais ce sont de simples pierres tombales qui gisent sans honneur dans un coin de l'édifice. Sur l'une d'elles un comte Zuane, dont nous pourrions dire l'histoire (car elle est tout entière dans le Rapport du provveditore général envoyé en 1481 à Veglia par la république de Venise), est représenté en relief, armé de pied en cap. La figure de Zuane est cachée par la visière de sa bourguignotte, si curieuse et si particulière de forme, qu'elle remplace certainement pour l'amateur la date que le temps et le pied du passant indifférent ont effacée sur le marbre du tombeau.

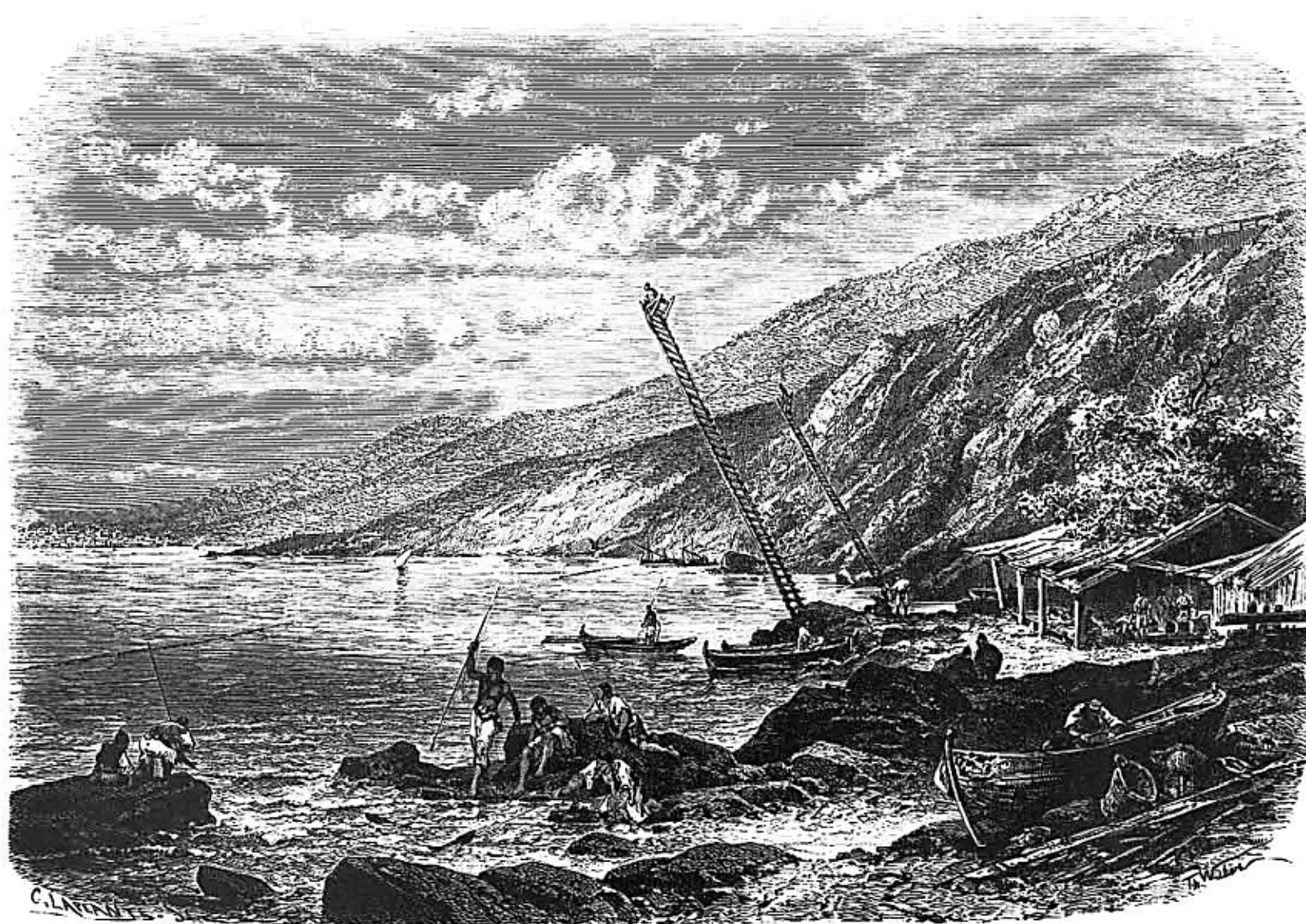
VI

Les environs de Fiume méritent d'être vus, et il faut consacrer deux jours à cette excursion. La plage du golfe a deux aspects bien différents : la côte d'Istrie, à droite en regardant l'Adriatique, bien abritée et défendue par le mont Majeur, est riant et fertile ; celle de Dalmatie, à gauche, est au contraire froide et stérile.

J'ai visité deux fois ces contours : la première fois avec notre consul le baron de Reyne, qui séjourne depuis plus de quinze ans à Fiume, et qui est le plus docte et le plus aimable des cicerone ; à mon second passage, je suis parti solitaire, le bâton à la main, et j'ai fait en quatre heures, à pied, la route que quelques mois auparavant j'avais faite en une heure et demie au trot de deux chevaux hongrois vifs comme le vent.

Il faut longer la mer en contournant le golfe, dépasser la gare du chemin qui conduit à Trieste et s'engager sur une route au flanc de la côte et dominant la mer. Ce sont d'abord quelques usines, des fabriques de spiritueux, une fonderie de *torpedos*, et, de temps en temps, quelque beau jardin solitaire, romantique verger fermé par une vieille grille, où des statues de faunes et de dieux agrestes gisent mutilées dans les hautes herbes.

Pendant trois heures nous allons droit devant nous, par une route un peu triste, sans rencontrer d'autres compagnons que des petits bergers suspendus, comme leurs moutons,



LA PÊCHE DU THON.

au flanc de la montagne, ou juchés sur les rochers qui dominent les flots. Voici la baie de Prelucca, bien abritée, bien défendue de toutes parts, où l'on a établi une pêcherie en faisant sauter le rocher pour y adosser les huttes. C'est une de ces stations où l'on pêche le thon, et ces pêcheries constituent une des richesses de la côte. L'installation est des plus simples : elle se compose de deux observatoires de vingt mètres de haut, énormes échelles dressées obliquement sur les ondes et pourvues, au dernier échelon, d'un strapontin sur lequel s'assied le guetteur. Au pied même du rocher, une hutte de planches, ouverte sur les trois côtés, s'appuie à la paroi pourvue d'un plancher isolé du sol par des tasseaux. Là s'abrite le personnel des pêcheurs, qui consiste en une dizaine d'hommes, dont un mousse ; tous sont natifs des îles de Cherso et de Veglia.

Ils barrent la baie sur une partie de sa largeur à l'aide d'un large filet ; le guetteur, du haut de son observatoire, observe le large et fait un signe quand la proie s'est engagée dans l'enceinte ; à ce moment, celui qui est de garde au bas fait jouer un autre filet perpendiculaire à la corde de l'arc, et, le thon se trouvant enfermé dans un espace restreint, il est facile de l'amener au rivage en ramenant les grands appareils. Une barque qui stationne au pied de la hutte sert à cette manœuvre.

Au moment où nous dessinons la pêcherie, trois des compagnons pêcheurs dorment, enveloppés dans des couvertures, à l'air froid du matin, abrités sous le toit de la hutte : l'un d'eux s'équipe et va remplacer le guetteur qui a fini son quart, un autre prépare la cuisine, le mousse erre au pied du rocher. La station au haut de l'observatoire est de trois heures pour chaque homme, ce qui nous paraît énorme ; par le beau temps, ces équipes ont de grandes bonnes fortunes, car des bancs entiers de thons viennent se jeter dans les filets, et chaque pêcheur, indépendamment de sa paye, a tant par millier de livres ; le petit poisson pris dans les mailles leur appartient aussi, et ils vont le vendre à Volosca, joli village situé, comme Menton, à la pointe d'un cap et dont la marine, blanche sur des rochers noirs, se reflète à l'extrémité nord de la baie. Au-dessus de Volosca je reconnais Abbazia, la Nice autrichienne, avec la belle villa qui était autrefois la propriété du comte Scarpa, que j'ai déjà visitée au dernier automne, et *Lorrana*, la ville des lauriers, riante comme Pausilippe. Plus loin, c'est Castua, la ville antique entourée de murs, et à l'extrême horizon la haute silhouette du mont Majeur, haut de quatre mille pieds, d'où l'on voit toute l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, et d'où, par un temps clair, on distingue, dit-on, jusqu'au Campanile de Venise.

VII

Ma journée est faite ; j'ai marché trois heures et fait deux croquis. Il faut chercher fortune à Volosca et poursuivre la route qui contourne la baie pour arriver au joli village.

J'entre dans une auberge où un employé allemand fait silencieusement une maigre chère ; bientôt on entend un bruit de grelots, des claquements de fouet et des hurrahs, et trois bons drilles, bien gais, bien en train, font irruption dans la salle en affectant de parler un français du cru. Je reste coi et j'apprends toute leur histoire. Ils parcourent la côte en charrette bien attelée, et l'un d'eux, l'homme important de la société, est de Fiume ; il habite les environs avec sa jeune femme et va à la ville embrasser sa mère. C'est les trahir que de ne pas avouer qu'on comprend la langue qu'ils parlent ; on s'aborde donc, on jase, et, chose étrange, le plus grand d'entre eux me dit mon nom, qu'il a appris par les gazettes.

C'est un joli épisode de route. Ces messieurs m'offrent de rentrer à Fiume avec eux et de prendre place dans leur voiture ; nous partons ventre à terre, aux cris de Vive la France !

poussés par celui qui conduit, et aux accents de la *Marseillaise*, que je suis un peu gêné d'entendre entonner pour rendre hommage à ma patrie. Je fais cependant bonne contenance, je prends des airs très-patriotiques, et nous brûlons la route avec une célérité qui frise l'imprudence.

« Les voyages, dit Shakespeare, vous associent à d'étranges compagnons. » Je souhaite à tous ceux qui courent les routes de rencontrer ceux-là : l'aîné de tous est Alessandro Zambelli de Petris, né à Fiume ; il a longtemps tenu la mer, a appris l'espagnol au Brésil et le français à la côte de Pénmarc'h chez nos Bretons, où il a été recueilli pendant trois mois, ayant perdu son bâtiment dans un naufrage. Il veut me payer chez lui l'hospitalité qu'on lui a donnée au pays de France quand il y aborda nu et meurtri avec les matelots qu'il commandait. Depuis, il a trouvé à Odessa une jeune fille qu'il a aimée, il s'est marié, il l'a ramenée, et, abandonnant la mer, vit désormais heureux dans sa terre de la montagne.

Les deux autres étudient à Vienne, et l'un d'eux, Riccardo Majonica, est Roumain. « En Roumanie, me dit-il, tout est français, le costume, l'uniforme des troupes, l'éducation, les mœurs ; nous avons le Code Napoléon ! » Et, avec un entrain et une flamme juvéniles, il passe de l'italien au français, du français au slave, du slave à l'allemand avec une merveilleuse facilité.

Nous voilà bons amis. Nous nous retrouverons le soir dans une *osteria*, en face d'un *rizotto con scampi* et d'un flacon de vin de *Draga*.

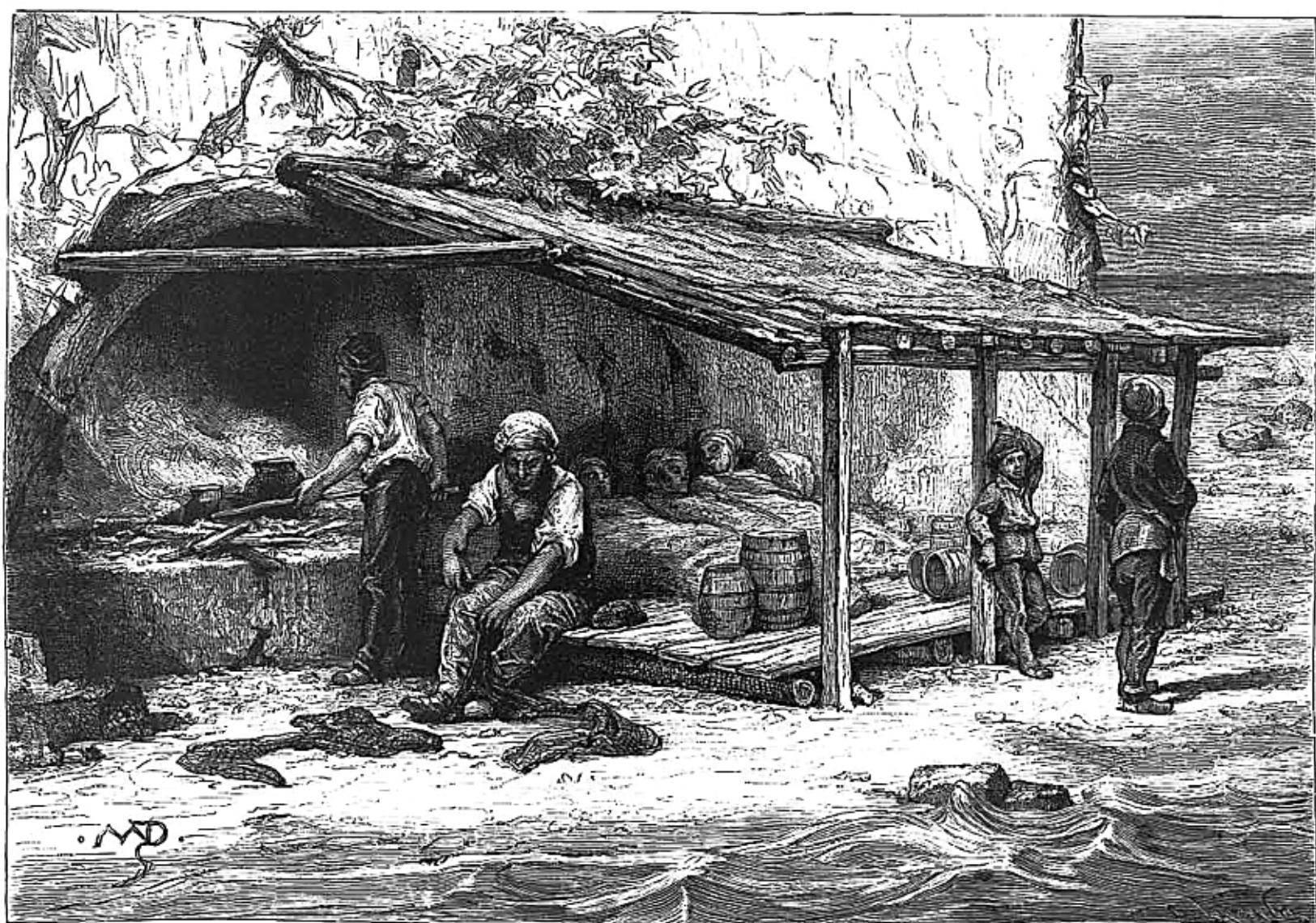
Ces liaisons d'un jour et ces vives effusions d'une heure, c'est la poésie du voyage ; aussi. Vive la grande route, l'indépendance, le soleil et le ciel bleu ! et Vive le flot bleu qui vient mourir sur le sable au pied du rocher, pendant que nous brûlons la route !

Si nous suivons l'autre côté de la rive vers la Dalmatie, la route est triste, elle est enclavée entre deux murs : il vaut mieux prendre un canot au port. Par un temps doux, c'est charmant et facile. D'abord on rencontre Martinschizza, superbe lazaret pour la quarantaine, un des plus beaux du monde, un des plus vides et des plus platoniques du reste, car rarement un voyageur y aborde. Puis c'est Dragina, Val-Uri, Porto-Re, Buccari, ancienne ville romaine (Vulturna), joli port tout au fond d'une baie si bien fermée qu'elle semble un amphithéâtre complet. Tous les habitants sont marins, et, à notre premier passage, alors que nous eûmes la bonne fortune de nous rencontrer à Pola avec les fameux explorateurs du Pôle Nord, Payer et Weyprecht, nous avons constaté que, sur un équipage de moins de cent hommes, plus de cinquante de ces braves gens si disciplinés, l'honneur de la marine autrichienne, étaient de Porto-Re et de Buccari.

Il ne faut que quatre heures par le vapeur pour se rendre de Fiume à Segua, le nid des Uscoques ; mais on n'a qu'un seul départ par semaine, le jeudi à sept heures du matin ; les paquebots du Lloyd dans cette rude passe du canal de Mal-Tempo, la plus terrible du Quarnero, font huit milles à l'heure. Une fois à Segua, on y est enfermé au bout du monde, sans espoir d'en sortir jusqu'au lundi suivant pour retourner vers Fiume, ou jusqu'au lundi d'après si on continue vers la Dalmatie.

VIII

Segua, la ville des Uscoques, malgré les changements apportés par le temps, les dévastations des hommes, ou au contraire par leurs luttes contre la nature pour la dompter, se présente encore aujourd'hui comme un refuge impénétrable qui devait tenter des malfaiteurs cherchant un repaire.



HUTTE DES PÊCHEURS DE THON DANS LA BAIE DE PROLUCCA. (V. page 165.)

La ville est à la côte, entre l'île de Veglia et celle d'Arbe; du côté de la terre elle est protégée par la montagne, comme le Monténégro l'est par la Tzerna-Gora; du côté de la mer elle n'était autrefois accessible qu'à des barques légères. Aujourd'hui la montagne est déboisée, et l'industrie a creusé un port; mais il n'en reste pas moins la Bouche de Segna, passe terrible et redoutée, qu'on doit franchir entre l'écueil de Perviechio et la pointe de l'île de Veglia.

Ces lieux sont bien paisibles, et les pauvres pêcheurs dont je fus l'hôte, auxquels je racontais naguère les exploits des pirates qui les ont précédés, ouvraient de grands yeux comme au récit de quelque conte féerique inventé pour charmer leurs longues soirées.

Le nom d'*Uscoque* (*skoko*, fugitif), qui devint infamant, servait à désigner d'abord des sujets turcs, réduits à chercher un asile entre la mer et les montagnes qui bordent l'Adriatique. Au nombre d'une poignée d'hommes (trois à quatre cents tout au plus), ils reçurent l'hospitalité dans Clissa, forteresse située en un lieu abrupt, au-dessus de Salone et de Spalato, dans la Dalmatie. — Plus tard, quand nous avancerons dans notre voyage, nous visiterons cette forteresse, qui est l'une de nos étapes. Le seigneur de Clissa était alors un certain Pietro Crosichio, feudataire de la couronne de Hongrie. Il avait vu dans ceux auxquels il donnait asile des alliés contre ses ennemis : ce fut sa perte. Les Uscoques se répandant sur le territoire turc et s'y livrant au pillage, Clissa fut assiégée, Crosichio tué, et sa tête portée au combat comme un étendard.

Clissa prise, la Dalmatie était ouverte. Ferdinand d'Autriche crut à son tour se donner des alliés en enrôlant ces volontaires; il leur offrit pour refuge cette ville de Segna qui était alors le fief des Frangipani. Ni la cavalerie ni l'artillerie ne pouvaient les atteindre du côté de la terre. Par mer, nous l'avons dit, les petites îles et les écueils formant des canaux sinueux et des bas-fonds la rendaient inaccessible; ils ne craignaient donc plus leurs ennemis.

Ils n'avaient là pour vivre ni l'agriculture ni la pêche; accoutumés aux armes, ils gravirent les rochers et, des bosquets épars au sommet de la montagne, prirent l'offensive et fondirent sur les Turcs. A la côte, ils pillèrent les naufragés et recueillirent leurs dépouilles; bientôt ils firent de légers canots et de longues barques, et, les sinuosités de la rive leur assurant l'impunité, ils se firent pirates.

Les Uscoques s'en prirent d'abord aux Turcs et respectèrent les chrétiens : la Porte protesta. Puisque Venise s'arrogeait la domination de l'Adriatique, c'était à elle de faire la police du golfe; d'ailleurs il y avait entre le Turc et la République des traités destinés à assurer le transit par mer. Venise se rejeta sur l'empereur Ferdinand, qui s'était fait le protecteur des réfugiés; celui-ci donna bien des ordres, mais ils furent méconnus; personne en effet ne pouvait rien contre les pirates, puisque la nature les défendait à la fois et de leurs ennemis et de leur protecteur. La République arma des galères; tout Uscoque pris fut pendu aux vergues, pour prouver à la Sublime-Porte qu'on tenait compte de ses plaintes; on traîna même quelques pirates jusqu'à la place Saint-Marc et on les montra au peuple dans des cages.

Ils étaient cinq cents à peine, déjà augmentés de quelques fugitifs; la lie des nations se joignit à eux : malfaiteurs sujets de l'Empire, Turcs renégats, Italiens faussaires et compromis, politiques vénitiens, vinrent s'allier à cette poignée de bandits. Segna devint un repaire, et l'Europe entière, à un moment donné, eut les yeux tournés vers ce petit bourg au fond du Quarnero. Le roi de France lui-même négociait avec Venise pour se plaindre des exactions commises contre son pavillon.

Les femmes impudiques, bohémiennes, zingares, hongroises, croates, slaves de la Dalmatie, abondèrent peu à peu dans ce repaire; elles étaient oisives, elles vécurent du vol et se marièrent à ces pirates. Lorsqu'au retour des expéditions l'une d'elles devenait veuve, elle n'attendait même pas que le trépas fût sûr pour contracter de nouveaux liens. L'Uscoque mort, un autre

prenait sa femme, ses enfants et sa cabane. Les femmes s'habillaient tout de rouge et se paraient des bijoux fruits de leurs rapines et des étoffes d'Orient prises sur l'ennemi. Les anciens habitants de Segna se démoralisèrent à ce spectacle. Il y avait dès le principe un quartier spécial aux Uscoques : toute la ville fut à eux, et les plus considérables des anciens citoyens prirent comme serviteurs des baudits qui suivaient les expéditions et leur rapportaient une part des prises.

Ils épuisèrent la terre ; la Lica et la Corbaira, régions voisines, furent bientôt désertes. Il leur fallait aller trop loin pour faire du butin, ils se rejetèrent sur la mer. Ce fut l'époque où la terreur régna et dans le golfe et dans l'Adriatique. Le Sénat décida que les navires qui partaient pour l'Orient formeraient désormais des convois escortés de galères ; les Turcs de leur côté en firent autant ou évitèrent le golfe. Il fallut donc se jeter sur les îles, qui furent bientôt désertes à leur tour ; les *scogliari* de Cherso, de Veglia, d'Arbe, d'Ossero et de Pago se firent marins, et, comme ils étaient nés dans le Quarnero et en connaissaient les détours, ils armèrent aux frais de la République des yoles, de longues barques, de légères caravelles pour poursuivre ceux qui les forçaient à désertir leurs chers écueils.

Il y avait bien à Segna un capitaine qui commandait au nom de l'Empereur, mais il était toujours complice : quand les Uscoques revenaient d'une expédition, on leur fermait la porte de la ville, parfois même on tirait contre eux le canon de la place ; mais la nuit on leur ouvrait les portes et on partageait le butin.

C'était une question insoluble ; si Venise attaquait Segna par mer, et elle pouvait le faire à l'aide des *scogliari*, les Turcs offraient d'attaquer par terre ; l'empereur d'Allemagne, sur le territoire duquel on entraît, protestait toujours. Cependant, un jour, Assan, bacha de Bosnie, marcha sur Segna et, naturellement, entra en Croatie ; l'Autriche dut se défendre ; Assan battu, la Porte le soutint, et la guerre, limitée d'abord à Segna, dura douze ans.

Venise, attentive, fortifia ses îles toujours menacées ; ce n'était plus les pirates qu'elle craignait, mais son éternel ennemi, le Turc. Sa neutralité froissa l'Autriche, qui ne retint plus les Uscoques ; ils changèrent leur champ d'action et se répandirent dans l'Istrie et dans la Dalmatie en s'abritant sous l'étendard de l'Empereur. C'était pour Venise accepter la guerre avec l'Autriche ; elle hésita et ne fit que défendre ses ports ; l'Empereur débordé prit en main la répression et, solennellement, invita la République à lui envoyer des ambassadeurs qui seraient témoins de ses efforts.

A Segna même on s'empara des chefs et on les pendit sur la place, les pirates furent désarmés, les sujets vénitiens trouvés parmi eux furent rendus à la République ; on ne laissa dans la ville que cent Uscoques sans armes, on en chassa deux fois autant dans la Croatie, le reste se dispersa. Mais cette poignée d'hommes cachés dans les bois observait l'ennemi ; avant que le gouverneur pour l'Empereur eût quitté Segna, ils rentrèrent pendant la nuit, assiégèrent sa maison et le massacrèrent. A cette nouvelle, les fugitifs et les malfaiteurs se rallièrent, et tout fut à recommencer.

Cela se passait en 1602 ; dans cette seconde période, le nombre des Uscoques ne dépasse pas encore six cents hommes, qui vont tenir trois puissances en échec et occuper des armées et des flottes. C'est un des plus curieux spectacles qu'offre l'histoire. Un jour, ils ont pillé une petite ville, et, pour transporter leur butin, s'emparent de toute la flottille des pêcheurs de Sebenico, qu'ils coulent à fond dès qu'elle leur est inutile ; dans le même temps, étrange audace, ils attaquent la puissante Pola et osent tenter un tel coup avec seulement cent cinquante des leurs.

Venise bloque Segna ; naturellement elle intercepte le commerce autrichien ; l'Empereur se retourne contre les Uscoques, leur prend leur flottille et l'envoie à Fiume avec l'ordre de la

brûler. Les Uscoques tombent sur Fiume, reprennent leur bien et enchaînent quatre-vingts bâtiments des Fiumécens qu'ils traînent à la remorque. Je passe bien des péripéties, et des plus curieuses. Traqués de toutes parts, les pirates échappent vers la Dalmatie, se réfugiant chez le Turc et chez le Vénitien. La République construit bien une flotte spéciale pour agir contre eux, mais ses ennemis, ne pouvant plus attaquer de front, usent de ruse. Un jour, Christoforo Veniero, capitaine de la mer, entre à bord d'une galère dans un port de Pago ; leurs espions le découvrent, ils s'approchent de l'île, jettent à terre une partie de l'équipage, se glissent à la faveur de la nuit le long des flancs de la galère capitane, l'enlèvent à l'abordage, jettent à la mer quarante passagers et traînent la galère à Segna. En route ils tranchent la tête des officiers, et, arrivés à terre, dans une orgie colossale à laquelle ils prennent tous part, massacrent Veniero, lui arrachent le cœur, le font bouillir et le mangent. Sa galère est enchaînée dans le port : avec ses canons ils fortifient leur ville.

Les péripéties de la lutte sont sans fin. Minuccio Minucci, archevêque de Zara, les a racontées en deux volumes, écrits pour ainsi dire *de visu* et continués par Paolo Sarpi. Les Vénitiens reculaient toujours devant le grand danger suscité par les Uscoques : la guerre avec l'empereur d'Allemagne. Elle ne put cependant l'éviter ; c'est là un tout autre épisode historique, qui a sa cause directe dans les exactions des pirates. Les Uscoques n'y gagnèrent rien, car leurs voisins immédiats, décidés à exterminer leur race, se tournèrent contre eux pour éviter les représailles des Vénitiens qui parcouraient toute la côte, et on vit les habitants de Segna et de Serissa, leurs deux repaires, se tourner contre eux et envoyer à Venise la tête du chef. La République cependant guerroyait toujours ; l'Espagne la menaçait à son tour ; la France, la fidèle alliée d'alors, s'interposa entre l'archiduc et les Vénitiens, et on signa le traité dit de Madrid, ratifié à Paris le 26 septembre 1617.

Un article stipulait que l'archiduc mettrait une garnison allemande à Segna, et que, dès qu'il l'aurait fait, Venise lui rendrait une des places fortes dont elle s'était emparée pendant la guerre. Dans vingt jours, à partir de la date du traité, on aurait prononcé sur le sort des Uscoques ; leurs barques seraient brûlées, les pirates dispersés, et la République, une fois l'exécution bien et dûment assurée, rendrait à l'Empire toutes les conquêtes qu'elle avait faites sur son territoire.

Il ne restait des rudes compagnons qui avaient tenu tête aux flottes et aux armées que quatre à cinq cents hommes à peine, parmi ceux qui étaient vraiment Uscoques ou fils d'Uscoques. L'archiduc les exila nominativement après un recensement, et on leur donna des terres du côté de Carlstadt. Ils avaient occupé Segna pendant un siècle, et jamais ils n'avaient été en nombre supérieur à mille.

« En trente années, dit Léon Bruslart (l'ambassadeur de France d'alors), ils avaient coûté trente millions d'or à la République, tant en prises, en dommages causés, qu'en indemnités payées aux Turcs ou en dépenses nécessaires pour la répression. »

On prétend aujourd'hui, et c'est l'opinion du baron Czoernig, statisticien autrichien du plus haut mérite, que les Uscoques, transplantés vers 1617, existent encore sous leur vrai nom slave, au nombre de plus de mille, dans la province de Carniole. Ils seraient établis dans les districts de Mottling et de Tschemembe. Ils s'habillent, dit-on, de laine blanche, portent du lin pendant l'été et ont gardé des mœurs particulières. Les jeunes filles ont toutes un bonnet rouge. Quand ils mettent un mort au cercueil, ils lui couvrent la face d'un voile percé de trous, afin qu'il puisse voir. Ils ont aussi conservé l'usage des pleureuses ou *voceratrici* qui racontent les actions du défunt et interpellent le mort en l'appelant « oiseau de malheur ». C'est d'ailleurs la scène que nous verrons dans les cimetières de Serbie, au Jour des Morts.

IX

Dans le golfe du Quarnero, comme de grands navires en panne au milieu de ses flots, on ne compte pas moins de trente îles ou écueils nommés par les navigateurs. Cinq de ces îles, Cherso, Veglia, Lussine, Pago et Arbe, contiennent des villes et des ports. Les autres sont à proprement parler des écueils (*scogli*), dont les plus importants ne contiennent que des cabanes où s'abritent quelques pêcheurs. Les trois premières îles dépendent du margraviat d'Istrie, les deux autres se rattachent au royaume dalmate.

Le voyageur qui va de Pola à Fiume, a l'île de Cherso à sa droite ; elle ne faisait qu'une avec Lussine ; la main des hommes l'en a séparée : pour éviter un long détour au navigateur, on a creusé le canal d'Ossero ; un pont étroit, qu'on appelle *la Cavanella*, réunit l'une à l'autre.

Cherso n'a pas moins de trente-cinq milles de longueur et sept de largeur ; sa côte est profonde, ses montagnes sont dénudées au sommet, et ses vallées, même les mieux abritées, n'offrent qu'un sol rocailleux. On y récolte très-peu de blé, beaucoup de vin, des olives et du miel. L'élevage des troupeaux est une des richesses du pays. La pêche est abondante sur les côtes, et un lac intérieur, le lac de Vrana, qui a sept milles de tour, produit des anguilles d'une grosseur prodigieuse.

Quand on longe la côte, Cherso apparaît absolument grise au sommet, pommelée de points sombres à la base : ce sont les oliviers, petits, mais chargés de fruits. Il y a dans la ville qui donne son nom à l'île près de cinq mille habitants, et on n'y compte pas moins de huit églises. Le port est excellent ; il n'a pas beaucoup de caractère, à cause des constructions neuves et de forme carrée qui bordent les quais ; la ville étouffe dans ses vieilles murailles, et, à droite et à gauche, en s'agrandissant, elle a gravi la montagne. Cherso est un pays de marins, malgré la récolte abondante du vin et de l'olive, et malgré l'élevage des troupeaux qui passent tout l'hiver et l'été dans les parties abritées. L'homme a beaucoup de mal pour récolter l'olive (*l'olivetto*, comme on dit à Cherso) ; les routes d'un point à un autre n'existent pas ; il faut cultiver à grand-peine, en gravissant toujours, et, pour récolter, porter le petit tonneau à dos d'homme : un chariot, si petit qu'il fût, ne pourrait pas stationner sur les rampes. Aussi les *scogliari*, ou habitants des îles, vont-ils tenter aventure jusque dans l'extrême Orient, et le pauvre insulaire, qui gagne durement sa vie, désigne au voyageur, avec admiration, mais sans basse jalousie, les quelques audacieux qui sont revenus *signori* de leurs expéditions lointaines.

X

Ossero (c'est le nom qu'on donne habituellement à l'île de Lussine) est moins grande, mais elle a deux ports : Lussin-Grande et Lussin-Piccolo, qui lui donnent une telle importance, que quelques géographes désignent l'île tout entière sous le nom de *Lussin*. Ossero ville est surpassée désormais par les deux Lussine ; elle est située sur un promontoire, dans Cherso même ; mais le canal qui la sépare de l'île d'Ossero se resserre au point que la *Cavanella* n'a que quelques pieds de largeur et forme comme une écluse. La vie s'est retirée de la ville qui donnait autrefois son nom à l'île. Il n'y a plus que quelques centaines d'habitants, et tout l'intérêt est concentré dans les deux ports.

Lussin-Piccolo, par son nom la plus petite des deux villes, est la plus grande de fait ; elle est assise au fond d'une grande baie bien fermée et dominée par un mont. Son entrée est si

étroite, qu'une fois à l'ancre nous cherchions vainement la passe que nous venions de franchir. C'est un foyer de labeur, une cité active, intelligente et hardie ; elle aussi fait éclater ses murs et de toutes parts débordent sur la montagne, en gagnant sans cesse, avec ses maisons neuves, blanches et d'un caractère tout moderne. Elle a même dépassé les faubourgs où s'élevaient les chantiers qui sont sa richesse et sa gloire : de sorte que, dans la ville même, on voit se dresser sur leurs étais les grands squelettes des carènes en construction, avec leurs membrures à jour.

La population de Lussine est, de toute cette côte, la plus active, la plus vive, la plus intelligente et la plus économe ; les circonstances l'ont beaucoup favorisée, et quand la marée montait, elle savait monter avec la marée. Les habitants se sont faits les armateurs de toute la côte pour le cabotage ; Buccarie, Porto-Re, qui sont à la porte de Fiume, font des barques de pêcheurs : eux construisent les grandes tartanes, les *trabacoli*, et les polacres qui peuvent affronter les gros temps. Aucun port de l'Istrie ni de la Dalmatie ne peut rivaliser avec celui-ci pour la construction des gros bâtiments de commerce. Au moment où je m'y arrête, on me montre sur chantier le plus grand qu'on ait construit jusqu'ici. Il y a comme une lutte et un défi entre cette vigoureuse petite cité et les chantiers de construction de la côte. A Gravosa, qui est le port de Raguse, on construisait naguère un navire de commerce qu'on regardait comme le plus grand qu'on eût mis en œuvre. La Petite-Lussine, quelques mois après, a commencé la construction d'un autre d'un plus fort tonnage. J'en compte huit sur chantier au moment où je passe. La mer entre comme un coin dans la cité, présentant partout des quais et des rives, et offrant pour ainsi dire ses ondes aux constructeurs ; aussi toute la ville est un port, et tout le port est une ville. Ils ne sont pas armateurs aujourd'hui, mais surtout constructeurs ; ils n'ont donc que le gain du travail, sans les chances de la perte causée par les naufrages. La guerre de Crimée a décidé de la fortune d'un grand nombre d'entre eux ; c'est de ce moment que date leur prospérité : ils se sont fait nolisier en 1854 par le ministère de la marine française, par les Anglais, les Italiens et les Turcs pour les transports de toute nature et les docks flottants. L'habitant de Lussine qui veut bien me servir de guide avait un chargement de poudre pour les Français. « C'était le bon temps, dit-il ; on travaillait dur à la mer, mais on roulait sur l'or. »

Désormais les vapeurs touchent quatre fois par semaine à Lussine, et cette ville, qui ne compte guère plus de quatre à cinq mille habitants — la statistique de 1848 en comptait deux mille cinq cents — est cependant une des plus importantes de la côte, grâce à l'esprit d'entreprise de sa population.

XI

L'île de Veglia est la plus fertile et la plus peuplée ; elle est parallèle à la côte de Croatie et à la chaîne du Kartz. Sur la carte il semble que ce canal de Maltempo, qui la sépare du rivage, soit très-étroit et facile à franchir ; mais c'est tout un voyage que de passer ainsi d'une île à une autre dans les canots des pêcheurs.

Il y a quelques jours à peine, assis sur la rive de Porto-Re et anxieux de passer de la pointe de Veglia à Castelmucchio, les vapeurs du matin nous cachaient l'île tout entière et il nous semblait que nous étions en pleine Adriatique. Si Cherso nous apparaît triste et désolée, Veglia se présente verte et fertile. Les vallées d'eau sont très-nombreuses et les ports excellents. La population de l'île, répartie dans quinze petites villes et plus de cinquante hameaux, doit s'élever à près de vingt-cinq mille âmes. On y est moins adonné à la mer qu'à Cherso et moins riche que dans cette île, quoique le sol soit très-productif. Veglia nourrit Fiume et

lui apporte son blé, son huile, son vin, ses fruits excellents. Nous abordons à la pointe de Castelmucchio ; une route difficile, accessible seulement aux piétons ou à de petits chevaux nerveux, très-agiles et très-vifs (qui naissent dans l'île et constituent aussi une branche d'exportation), nous permet de traverser l'île et d'arriver à Veglia. C'est une déception pour le voyageur que ces longues marches à pied dans les sentiers de l'île, et ces excursions-là n'ont pas d'histoire.

Comme aspect, les petits ports se ressemblent tous. La nature les a creusés dans un repli de la côte, et, pour les abriter contre les vents terribles qui soufflent dans ces parages, elle a fait les vallées, golfes paisibles, défendus par de hautes falaises qui coupent les courants meurtriers de la bora.

L'histoire de l'île de Veglia est très-intéressante et très-mouvementée. Du plus loin que les chroniqueurs s'en souviennent, c'était une république composée de nobles et de plébéiens, qui chacun pour sa part élisaient des magistrats. Un chef d'État, élu pour un an, qui avait le titre de comte, représentait le pouvoir exécutif.

Comme l'île était toujours en butte aux attaques des corsaires et que plusieurs fois déjà la République l'avait protégée, Veglia, au douzième siècle, se donna à Saint-Marc. En 1260, sous le doge Rainero Zeno, la République constitua l'île en un fief pour les frères Zuane Schinella, citoyens nobles, qui prirent le titre de comtes de Frangipani. Sans aliéner sa propriété, le Sénat déclara le pouvoir héréditaire dans cette famille. C'était l'époque où Bela IV, le roi de Hongrie, chassé par les Turcs, errait, dépossédé, sur la côte voisine ; il se réfugia dans Veglia. Les habitants, craignant l'invasion, aidèrent Bela à constituer une armée, et le roi détrôné, débarquant avec des forces, chassa le Turc et redevint maître du pays. Pour récompenser les Frangipani, Bela leur donna en fief la ville de Segna. Il y eut dès lors un parti hongrois à Veglia, et l'île tout entière abandonna la République.

Mais le Sénat n'entendait pas que ses colonies fussent rebelles à son pouvoir ; il envoya des émissaires au comte Zuane, qui refusa de se soumettre. Expulsé bientôt de ses domaines, celui-ci dut se réfugier dans Segna, et l'étendard de Saint-Marc flotta de nouveau. Ce fut le provvediteur Jacopo Veniero qui fut chargé de cette exécution des ordres du Sénat et mit fin au pouvoir des Frangipani.

Une tradition curieuse, rapportée par tous les historiens de l'île, et dont on retrouve la trace même dans les rapports des provvediteurs de la République, veut que les habitants de Veglia aient conservé pendant des siècles le souvenir des Frangipani, et, fidèles à leur mémoire, qu'ils aient contracté l'habitude de porter des habits sombres, comme marque d'un deuil éternel.

Qu'on nous permette de sourire ! La République n'était pas tendre, mais les Frangipani l'étaient moins encore. Une autre tradition, tout aussi fondée, dit que c'étaient des autocrates farouches, et, pour employer l'expression même des vieux chroniqueurs, « des diables et d'insatiables dragons ».

Il y a un évêque à Veglia, et j'ai été frappé du nombre de prêtres qu'on rencontre dans l'île ; c'est encore une tradition du temps des Vénitiens. Les couvents étaient nombreux dans le Quarnero ; les patriciens avaient fait là nombre de fondations dotées, qui possèdent encore des biens et vivent de leur vie propre. De temps en temps, quand on traverse ces îles, dans un lieu désert, sur un sommet apparaît une construction religieuse au mur de laquelle s'étalent encore les écussons de Saint-Marc.

XII

Les deux îles dalmates, Pago et Arbe, sont beaucoup plus petites. Elles sont rocheuses dans la partie qui regarde le continent et que baigne le canal della Morlacca. Là le vent souffle avec violence, et la région la plus élevée de l'île est inculte et inhabitable ; mais le côté qui baigne dans le Quarnerolo est riant et fertile. Il y a quatre *vallées d'eau* : Paludo, Compara, San Pietro et Loparo, dont l'orientation permet de cultiver la vigne, l'olivier et le mûrier. La population est divisée en marins et en cultivateurs.

Pago a une physionomie très-particulière : c'est une île morcelée en nombre de petites îles reliées entre elles par des langues de terre. La ville qui porte ce nom a été créée de toutes pièces par les Vénitiens : il y a un décret du Sénat du seizième siècle qui en ordonne la construction dans un temps déterminé. Comme c'est une des clefs du Quarnero, et l'une de ses bouches, c'était un point stratégique pour surveiller les Uscoques et les bloquer dans Segna, en fermant l'une des issues du canal della Morlacca. Les Vénitiens plantèrent un château fort à l'entrée, creusèrent un port à leur usage, et en firent un poste militaire. L'île entière compte une dizaine de villages ou hameaux ; la situation est bonne, et Pago produit du vin ; elle a de riches salines et même une mine de charbon de terre exploitée.

Le voyageur qui voudrait parcourir ces îles doit se munir de provisions et tout porter avec lui. A la côte, dans Cherso, Veglia et Ossero, et surtout dans les ports, on a peu de ressources, mais on trouve un abri, et si l'on vit peu confortablement, on peut du moins vivre, tandis que si l'on part d'un des ports pour traverser l'île à pied ou à cheval dans toute sa longueur, même à prix d'or, on ne trouve point de refuge ni d'aliments, et j'ai encore sur les lèvres le goût d'un plat unique, composé d'olives baignées dans l'huile, qu'une pauvre femme de Val Cassione avait saupoudrées de sucre pour faire honneur à l'étranger.



LE PORT DE CHERSO.

